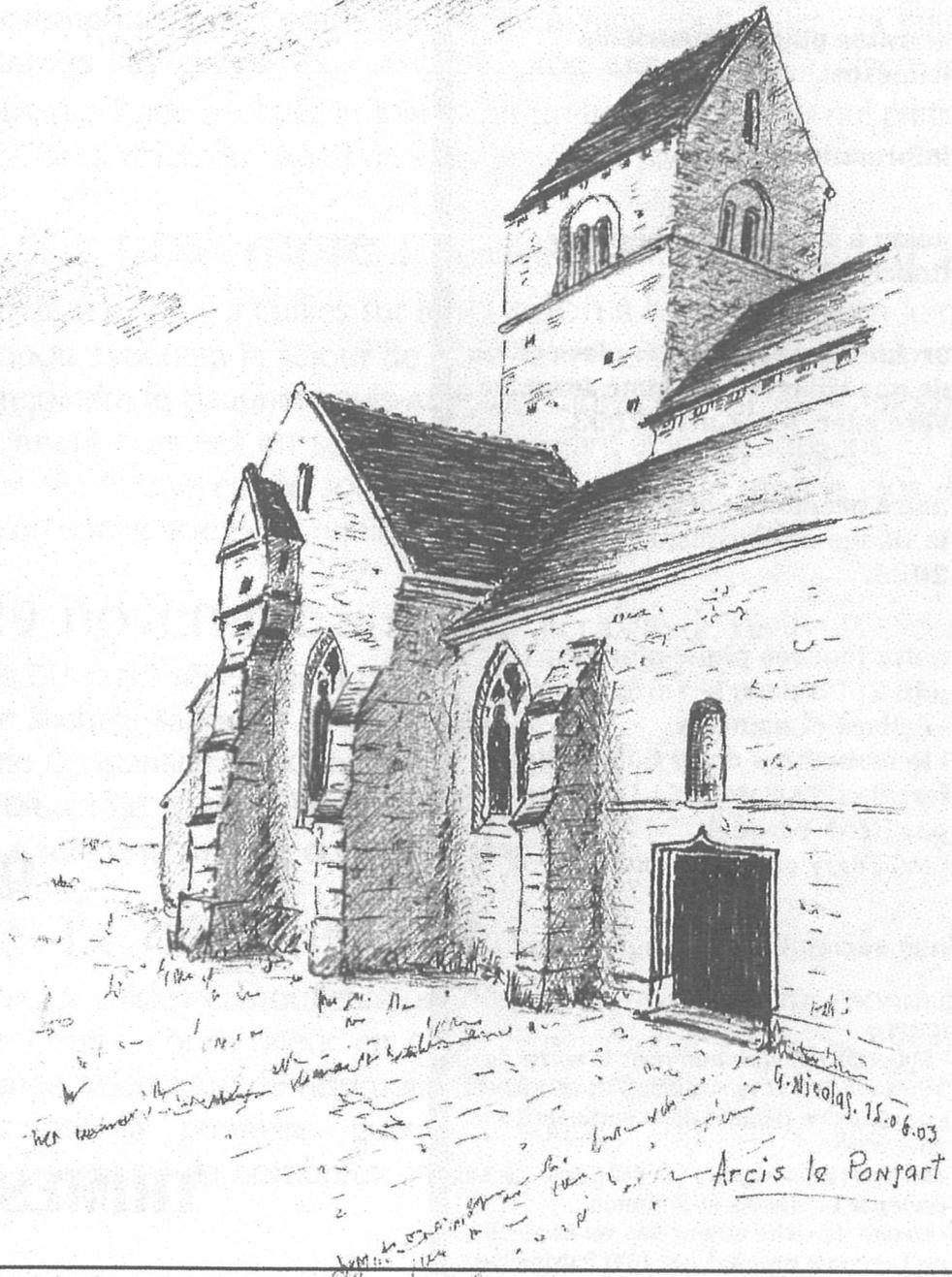




BULLETIN TRIMESTRIEL

OCTOBRE 2003

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE SOISSONS



Société archéologique, historique et scientifique de Soissons

4, rue de la Congrégation, 02200 Soissons

Téléphone répondeur fax : 03.23.59.32.36

C.C.P. PARIS 5.331-56.Y

Site Internet : <http://perso.wanadoo.fr/sahs.soissons.net>

*Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F de l'Aisne
le 25.9.1996*

SOMMAIRE

En couverture : l'église d'Arcis le Ponsart vue par notre sociétaire Georges Nicolas.

- 3 - activités pour le quatrième trimestre.**
- 4 - informations diverses.**
- 5 - adieu à Mme Cordonnier, par Robert Attal.**
- 6 - architecture religieuse : les églises de nos villages, par Mme Jeannine Vercollier, le 27 avril 2003.**
- 9 - notre première sortie printanière : le village de Chelles, le 17 mai 2003.**
- 10 - notre journée pique-nique du 15 juin 2003 dans le Tardenois :
 - églises et manoirs,
 - le monument de St Gilles et les terrains d'aviation de Courville, par René Verquin,
 - les Forzy en Tardenois.**
- 16 - nos sociétaires écrivent.**

En encart :

- bulletins d'inscription pour la sortie du 15 novembre et le repas du 28 novembre.
- programme détaillé de la sortie du 15 novembre.
- offre de l'ouvrage sur St Jean des Vignes écrit par C. Maines et S. Bonde.
- circuit de visite autour des vendangeoirs du Laonnois proposé par Défi Patrimoine.

Bulletin conçu
et réalisé par nos soins
Dépôt légal octobre 2003
Tirage : 210 exemplaires

NOS

ACTIVITES

POUR LE

QUATRIEME

TRIMESTRE 2003

- **dimanche 19 octobre à 15 heures** au Centre culturel :
 - MM. Philippe Lafargue et Patrick Cheval, membres de l'association « Les Hussards de Lasalle » nous présenteront la médecine militaire sous le 1^{er} Empire et évoqueront certaines pratiques médicales à l'aide d'instruments d'époque.
- **Samedi 15 novembre**, en liaison avec la Société historique moderne et contemporaine de Compiègne, sortie à Paris pour visiter « la butte Montmartre à travers ses cimetières » selon le programme détaillé placé en encart. **Inscription** à l'aide du bulletin joint pour un transport en car qui partira à 7 h.30 précises de la place de l'hôtel de ville de Soissons.
- **vendredi 28 novembre** : conférence-diner à 19 h. 30 au restaurant « Le petit cochon » à Cuffies sur **inscription** à l'aide du bulletin joint. Mme Michèle Saponi évoquera le séjour de Marie-Antoinette à Soissons en 1770 lorsqu'elle vint rejoindre le dauphin Louis-Auguste, futur Louis XVI, à Compiègne et les fêtes qui furent données en son honneur durant 3 jours. Soissons fut la dernière ville où elle fit une entrée solennelle ; arrivée dans le monde clos de Versailles, elle n'en sortira que pour rejoindre le Paris révolutionnaire.
- **samedi 29 novembre** à 17 heures, au cloître de l'église St Léger, présentation des ouvrages récemment publiés par nos sociétaires :
 - Rose Bertin, de Michèle Saponi,
 - Les émeutes de Constantine et Constantine au loin, de Robert Attal,
 - Le silence de Dieu, une enquête sur le St Suaire de Turin, de Julien Saponi.
 Cette rencontre s'achèvera sur une coupe de champagne.
- **dimanche 14 décembre** à 14 heures 30 au Centre culturel :
 - conférence sur les artistes camoufleurs pendant la première guerre mondiale par Mme Cécile Coutin, conservateur en chef du patrimoine à la Bibliothèque nationale de France. Technique de dissimulation et de protection, le camouflage a connu, pendant la première guerre mondiale, un développement exceptionnel et a permis à de nombreux artistes de mettre leur talent au service de leur pays.

En janvier, notre assemblée générale annuelle aura lieu le dimanche 25 aux heures et lieu habituels.

Nous avons appris avec tristesse, le 30 juillet dernier, le décès de Monsieur Gaston Véry, notre fidèle sociétaire qui, en novembre 2001, nous avait raconté son vécu de la campagne des Flandres en 1940. Que sa famille veuille bien trouver ici l'expression de nos sincères condoléances

I N F O R M A T I O N S D I V E R S E S

Bienvenue à nos nouveaux adhérents de l'été :

Mmes Evelyne COUVREUR, de Soissons,
Christine MALECHA, de Bucy-le-Long.

MM. Jacques BALIN, de Soissons,
Rémy CHARLOT, de Crouy,
Jacques DEVILLE, de Soissons,
Pierre-Louis PHILIPON, de Soissons.

Distinction : nous apprenons avec grand plaisir que notre sociétaire, Mme Jocelyne Morgenthaler, vient de se voir remettre les palmes académiques. Nous lui adressons nos plus sincères félicitations pour cette distinction.

Bibliothèque : une partie de notre bibliothèque est déjà disponible sur Internet grâce à l'excellent travail de notre « emploi-jeune » Guillaume Giguët et à la collaboration fructueuse de notre sociétaire Alain Morineau. A la fin de l'année, c'est la totalité de nos livres qui devrait apparaître sur notre site.

Château et tour en péril : à la suite de désordres survenus l'automne dernier au donjon du château de Pernant, une association de sauvegarde a été créée sous la présidence de notre sociétaire, Mme Pascale Jacques, afin que l'édifice, qui fait partie intégrante de l'histoire du village, puisse être réparé dans de bonnes conditions. Notre président Denis Rolland a fait de même pour la tour d'Ambleny.

Mémoire 14-18 : Notre président et Jean Luc Pamart, président de Soissonnais 14-18, viennent d'adresser une lettre au Préfet de l'Aisne pour attirer son attention sur la destruction des sites 14-18 sur le Chemin des Dames à l'occasion des travaux d'aménagement de la RN2.

Dans ce courrier, les deux présidents font notamment remarquer que « *la découverte de la carrière allemande en haut de la côte de Chavignon n'a pas fait l'objet de beaucoup d'attention : elle a été remblayée sur la seule initiative de la DDE sans même que des spécialistes de 14-18 aient pu donner leur avis ni pu faire les photographies et les relevés utiles. [...] Il est incompréhensible que la décision ait été prise par la DDE, sans aucune concertation. La seconde carrière qui se trouve immédiatement au-dessous va probablement subir le même sort, toujours sur ordre de la DDE et sans concertation. Ainsi seront perdus à jamais des vestiges importants des lignes de défenses allemandes de 1917. Il n'en subsistera pas même un carnet d'observations* ». Dans ce même courrier les deux présidents s'inquiètent du devenir de la Croix de l'Ange gardien qui sera enfermée dans un échangeur et des monuments de Laffaux au milieu d'un parking à camions.

L'appui des associations Chemin des Dames et CHAV (Chavignon), les articles de La Voix du Nord, le reportage de FR3 Picardie, les nombreux messages de soutien envoyés à la Préfecture par nos amis universitaires du forum 14-18 ont donné un résultat. A la demande de la DDE, une réunion constructive s'est tenue avec les représentants des associations et l'ingénieur en charge du projet. Les réclamations des associations ont été entendues. Un suivi « 14-18 » va être mis en place sur le chantier. La deuxième carrière allemande qui a été bouchée par la DDE sera rouverte pour étude. Les associations devraient être consultées pour les aménagements de Laffaux et de la croix de l'Ange gardien qui marque le carrefour RN 2/Chemin des Dames.

Adieu Geneviève Cordonnier

Geneviève Cordonnier est morte. La nouvelle est tombée brutalement le 24 septembre par une belle après-midi d'un été flamboyant. La vie, la mort en un instantané pathétique. Il y a peu, elle s'exprimait avec vivacité au téléphone, riait de son beau rire aux éclats juvéniles et confiait



avec pudeur sa vie étroitement cernée par ses chers vieux livres, ses enfants, ses petits enfants. Elle s'était peu à peu retirée de la vie active comme un lent reflux d'une mer longtemps bouillonnante. Elle restait cependant une référence, une voix toujours prête à répondre aux nombreuses demandes de renseignements concernant la cité. Car elle avait la ville de Soissons dans sa tête et dans son cœur. Elle en connaissait les moindres ruelles et leurs cheminements légendaires. Son livre « L'histoire de Soissons à travers ses rues, ses places et ses monuments » reste encore aujourd'hui une assise essentielle de l'histoire de la cité. Elle fut longtemps le bras droit de Bernard Ancien et prit sa succession à la tête de notre Société historique. Son franc-parler pouvait rebuter mais la main tendue venait vite rattraper la parole vive. Elle travaillait énormément et savait restituer en de savantes synthèses ses lectures érudites. Archives de papier et archives de pierre, elle ne cessait de butiner des unes aux autres. Elle contribua grandement à diffuser la connaissance, l'histoire locale par des articles de presse, de revues et par des interventions dans les établissements scolaires.

Femme d'autorité, elle ne fut pas de ces « femmes savantes » décrites par Molière, non, elle ne fut pas étroitement confite dans ses recherches. Elle savait s'élever au-dessus de ses papiers pour rire avec la vie.

Nous sommes un peu orphelins aujourd'hui, une part précieuse de l'histoire de la cité s'en est allée à tout jamais. Il nous reste un pieu souvenir.

Robert Attal.

Une vidéo-projection appréciée par une nombreuse assistance :

ARCHITECTURE RELIGIEUSE LES EGLISES DE NOS VILLAGES

*réalisée et commentée par Mme Jeannine Vercollier
le 27 avril 2003*

L'architecture des « églises de nos villages » présentée ce jour concerne surtout les XII^e et XIII^e siècles, période qui correspond à une densification du réseau paroissial.

Dans la région devenue prospère, grâce surtout à sa production agricole, la population augmente et il va falloir créer de nouvelles églises paroissiales, notamment entre 1140 et 1240, période de construction particulièrement active dans le diocèse de Soissons.

Bien sûr beaucoup d'églises ont disparu et celles qui survivent ont été fortement remaniées au cours des siècles. C'est la raison pour laquelle il est difficile de présenter ces églises de façon chronologique. Il est préférable de retracer leur évolution, élément par élément, à savoir : l'évolution des nefs, des chœurs, des clochers, etc.

Avant d'aborder le sujet, il est intéressant de faire un bref rappel des premiers temps chrétiens, puisque c'est l'architecture de cette époque que l'on va retrouver à la base des premières églises romanes.

Un des phénomènes importants du passage de l'Antiquité au Haut Moyen-âge, c'est la christianisation de l'Occident au IV^e siècle. A ce moment où l'Eglise devient officielle, on voit apparaître les premiers bâtiments chrétiens qui vont reprendre la forme de l'architecture civile des Romains : la basilique. La basilique romaine était constituée d'un long rectangle subdivisé par des colonnes (qui correspondront plus tard à la nef et les bas-côtés de nos églises) où se tenait l'assistance, avec à l'est, un hémicycle où se tenait l'empereur (l'abside). La basilique était charpentée.

Des origines chrétiennes à l'époque mérovingienne, la cathédrale, l'évêque et le clergé de la cité dominant largement la vie religieuse. **L'Eglise est donc avant tout urbaine et épiscopale.**

Après la mise en place des évêchés au Haut Moyen Age, **l'an mil c'est la mise en place du réseau paroissial.** Les campagnes françaises vont se couvrir de milliers d'églises rurales. Malheureusement il ne reste pas grand chose des édifices de l'an mil ; ils étaient vulnérables du fait de la modestie de leur construction où bien souvent le bois était utilisé.

L'époque de l'an mil et du XI^e siècle est très importante puisqu'elle jette les **fondements de l'art roman.**

Pour construire, les artistes de l'époque romane s'inspirent des modèles carolingiens non pas pour les reproduire en tant que tels car ils vont les interpréter de différentes façons. Ainsi, c'est le **plan basilical** que l'on retrouvera le plus souvent dans les églises, mais il connaîtra **d'innombrables variations.** On pourra trouver :

- une **nef** charpentée ou recouverte d'un plafond de bois. Elle pouvait être unique ou flanquée de **bas-côtés**, ces derniers se terminant par un mur droit ou une petite absidiole (Oulchy la Ville).
- un **transept**, fréquent à partir de la 2^{ème} moitié du XII^e siècle et dont les bras présentent une absidiole dans le mur oriental (Chelles), absidiole qui par la suite sera remplacée par une large

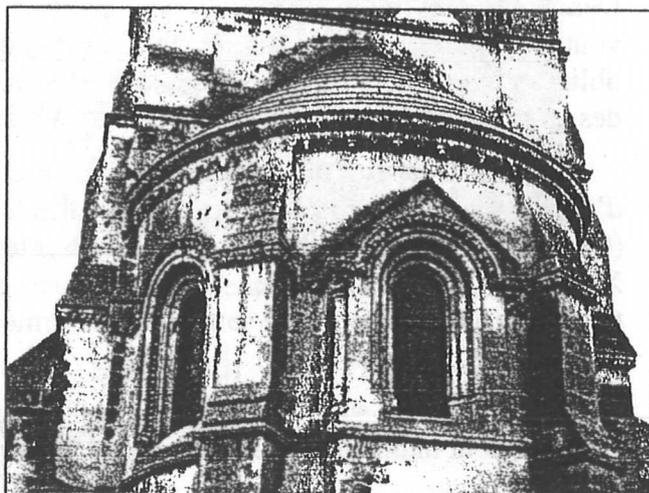
niche carrée d'autel dans laquelle il faut voir une marque de prestige (Bazoches) ; cette niche d'autel deviendra de plus en plus grande jusqu'à devenir une véritable chapelle (Lhuys).

- un chœur, d'abord en hémicycle (Vieil Arcy), puis fréquemment, dès le milieu du XII^e siècle, un chœur carré (Saconin) ou rectangulaire ; un chœur polygonal avec des nervures qui rayonnent autour de la clef de voûte (Saponin).

Les chevets des églises du XII^e siècle étaient très décorés (Berzy le Sec).

L'élévation à deux niveaux est la plus fréquente dans les églises paroissiales : arcades et fenêtres hautes.

Les supports des arcades sont d'abord constitués de piliers quadrangulaires (Dhuizel), puis dès le milieu du XII^e siècle, sont remplacés par des piliers de plan cruciforme (Courmelles) et enfin, au XIII^e siècle, par de simples colonnes isolées (Ambleny). La colonne est beaucoup utilisée car elle est peu encombrante. Son emploi est fréquent jusqu'à la fin du Moyen Age et même au-delà.



Le chevet de l'église de Berzy-le-sec

Les chapiteaux évoluent également : après le décor constitué de lignes brisées ou d'entrelacs (Morierval), ou d'étoiles, de palmettes (Oulchy le Château), c'est, dès le début du XII^e siècle, la représentation de la figure humaine (Saconin) ou de la flore locale (Vauxrezis).

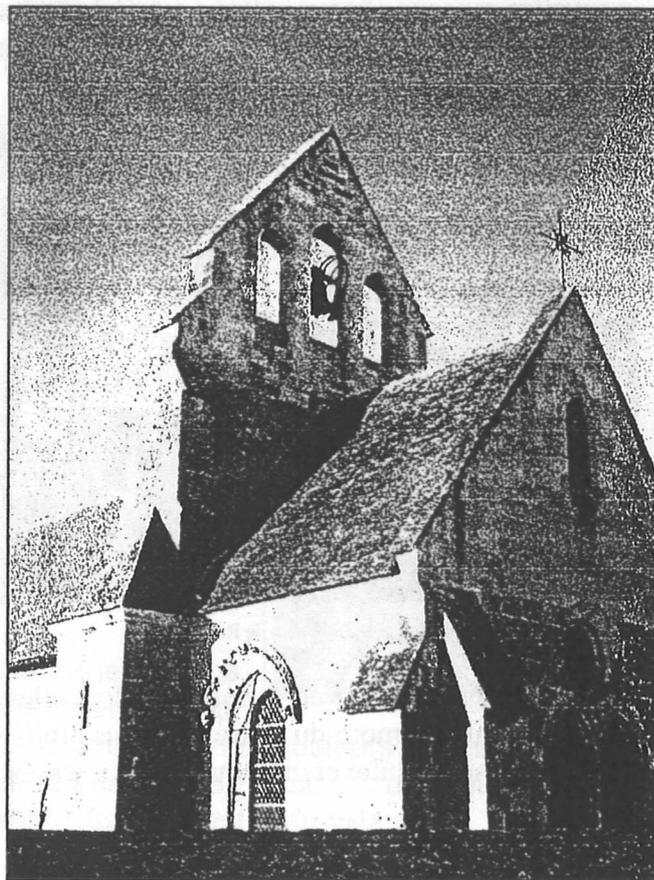
Dans la 2^{ème} moitié du siècle, les feuilles lisses dominent ainsi que les bouquets d'acanthe. On rencontre beaucoup d'animaux fantastiques (Coulonges).

Au XIII^e siècle, les végétaux sont traités avec plus de naturalisme mais c'est le chapiteau à crochets qui domine.

Ensuite le chapiteau devient inutile. Il disparaît totalement.

Le clocher dont la silhouette se discerne de loin, a une solide structure de pierre qui semble faite pour durer. Bien souvent, dans une église rebâtie au cours des siècles, c'est le clocher roman qui a persisté (Retheuil).

Les simples clochers-murs du XI^e siècle seront remplacés par des clochers plus importants, tels que la tour latérale qui s'élève à l'extrémité d'un bas-côté (Rozet saint Albin), puis, à partir de la deuxième moitié du XII^e siècle, la tour centrale qui se dresse au-dessus de la croisée du transept (Cerseuil).



Le clocher-mur de l'église de Vauxéré

De la courte pyramide en pierre du XI^e siècle (Rhuis) et du toit en bâtière très utilisé, on passe à des flèches de plus en plus audacieuses et élégantes (Taillefontaine).

Un grand changement se produit avec **l'art gothique**. Il naît en Ile de France dans la 2^{ème} moitié du XII^e siècle, bien que l'art roman ne disparaisse pas avant le milieu du XIII^e dans l'ensemble de l'Europe.

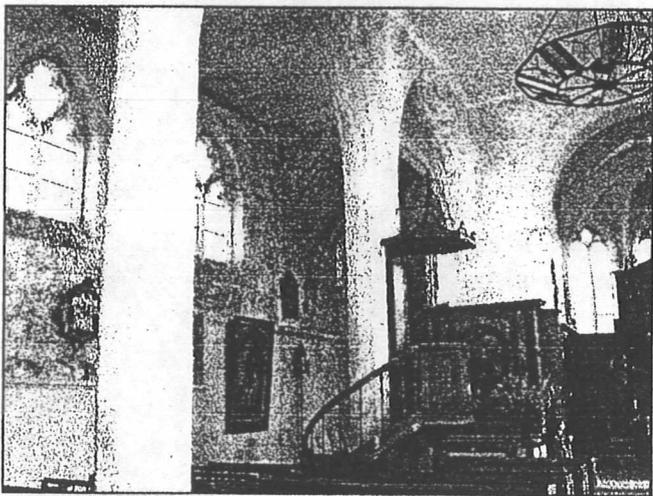
La recherche de la lumière conditionne l'architecture. Toutes les possibilités offertes par les voûtes d'ogives sont bien appliquées pour la première fois à l'abbaye Saint Denis, premier monument gothique, pour **décloisonner les espaces et évider les parois**. Les voûtes d'ogives permettent alors de couvrir de pierre des surfaces courbes ou irrégulières, sans être obligé d'encombrer l'intérieur des édifices avec de lourds supports. Les murs sont remplacés par des colonnes. L'architecte tente d'unifier le volume pour laisser le rôle principal à la lumière.

A la fin du XII^e siècle seulement, les grands édifices sont complètement voûtés d'ogives. Pour les églises paroissiales, seules les parties orientales, chœur et transept, sont voûtées (Glennes). Le reste de l'édifice, nef et bas-côtés, est couvert d'un simple plafond. Il faut attendre le XIII^e siècle pour établir des voûtes d'ogives sur la nef des églises rurales. Les églises rurales terminées à cette époque ne sont pas transformées mais celles qui sont en cours de construction sont voûtées d'ogives (Ambleny)

On va surtout **agrandir les édifices** (Lesges, Oulchy le Château) puisque la voûte d'ogives peut maintenant s'adapter sur de larges vaisseaux et des parties irrégulières.

Au cours du siècle, les voûtes deviennent de plus en plus légères, minces et plates. L'épaisseur de leurs nervures diminue.

Avec la fin du XIII^e siècle, les grands chantiers s'achèvent. Il faut attendre **la fin du XV^e siècle et le XVI^e siècle pour relancer la construction** mais il ne s'agit pas de créations nouvelles puisque chaque village est déjà pourvu d'une église depuis le XII^e siècle. La construction va donc reprendre à partir de l'édifice antérieur. L'église St Aubin de Retheuil illustre bien ce passage à travers les siècles.

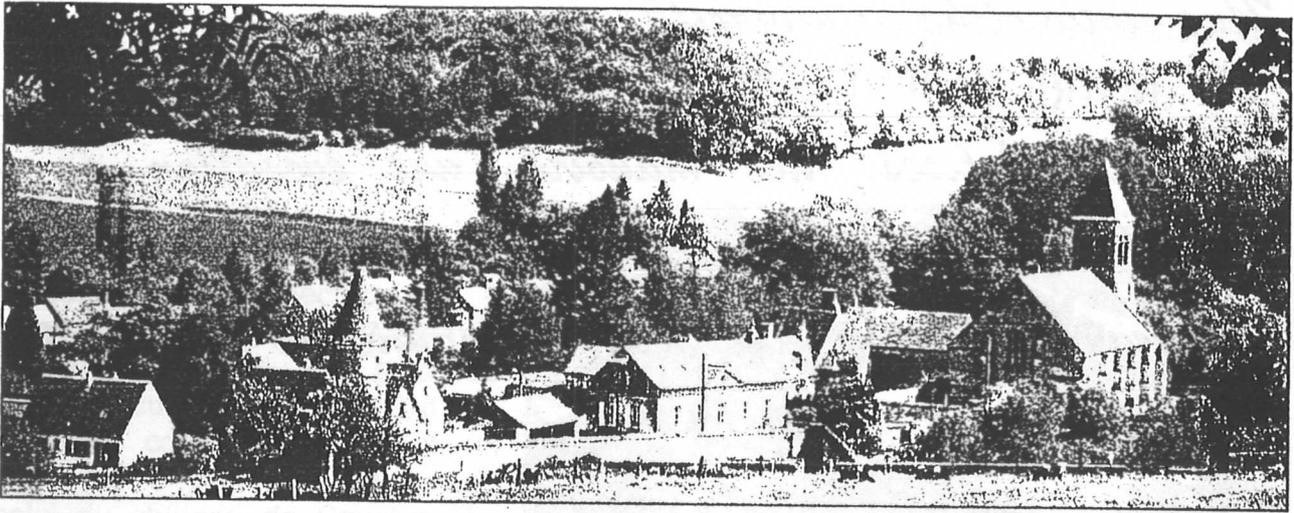


L'église Saint Aubin de Retheuil

- à première vue, l'intérieur de l'église, semble dater du XVI^e siècle : le profil des voûtes du chœur avec des nervures qui pénètrent dans les supports, les clefs de voûtes pendantes, les colonnes de la nef, les baies des bas-côtés. Pourtant, la nef qui n'a jamais été voûtée, l'arc triomphal avec ses 2 colonnes et chapiteaux appartiennent bien à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle, ainsi que la dernière travée du bas-côté sud et les fenêtres romanes du même bas-côté. Le clocher avec ses colonnettes et ses chapiteaux remonte à la même époque.

En nous offrant autant de vestiges, l'église de Retheuil nous raconte bien sûr son passé. Malheureusement toutes les églises ne sont pas toujours aussi éloquentes; parfois elles n'ont qu'un maigre vestige à nous transmettre et c'est ce timide témoin du passé qui nous rappelle qu'en ce lieu, génération après génération, s'est déroulé le même culte et qui nous invite à visiter plus souvent les « églises de nos villages ».

Jeannine Vercollier



Notre première sortie printanière le samedi 17 mai 2003, avec la Société historique de Compiègne, a été pour

le village de Chelles

à 5 kilomètres au nord-est de Pierrefonds, un village bâti sur l'ancienne voie romaine qui liait Soissons à Senlis.

Ce jour-là, les vingt sept sociétaires qui avaient bravé un ciel d'averse et des rafales de vent ont pu, malgré tout, en apprécier tout le charme. D'abord l'église dédiée à St Martin ; c'est un exemple de l'art roman par les absides et les piles nord de la nef qui datent des alentours de 1140 ainsi que par le clocher, également du XII^e siècle, dont les ouvertures en losange qui ajoutent les quatre faces sont tout à fait exceptionnelles.

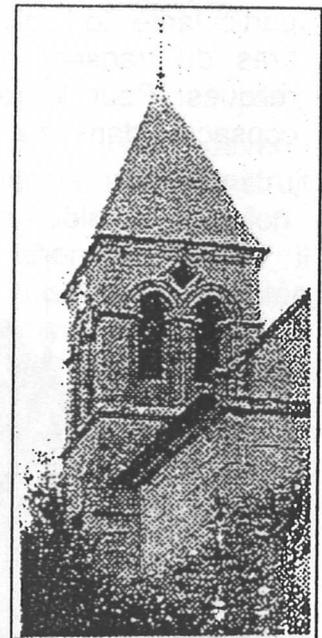
A quelques pas à l'ouest, une tour de la fin du XV^e siècle avec un toit conique en pierre est un vestige d'une résidence seigneuriale bâtie une première fois au XII^e siècle et démolie en 1770 après bien des vicissitudes. Dans son parc, une nécropole mérovingienne de près de 2.000 tombes fut mise à jour en 1863.

Dans une rue voisine, un lavoir du XIX^e siècle existe encore ; avec ses trois bassins, il est resté en activité jusque dans les années 1960-1970.

Un ru serpente dans la vallée avant d'aller se jeter dans l'Aisne, le Vandy ; il a servi au flottage des bois de la forêt de Retz de 1672 jusqu'aux environs de 1890 et faisait également fonctionner plusieurs moulins qui broyaient du blé ainsi que de l'œillette et des faines pour faire de l'huile. L'un d'eux est encore visible au Relais Brunehaut, un hôtel-restaurant situé au centre du village.

Cette journée s'acheva par la visite de l'église de Saint Etienne-Roilaye, un village tout proche, et de la ferme voisine où s'acheva l'épopée de l'escadron de Gironde.

Texte rédigé et illustré à l'aide
des documents remis par l'association
« Chelles d'hier et d'aujourd'hui ».



Une sortie riche en diversité

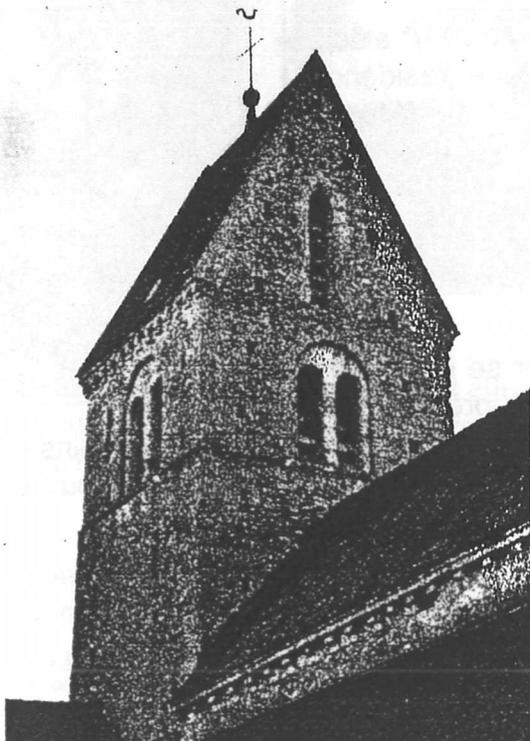
NOTRE JOURNÉE PIQUE-NIQUE DU 15 JUIN 2003

avec des églises, des manoirs, une évocation de la bataille du Chemin des Dames ainsi que de Georges Guynemer et, pour finir, la généalogie de l'un de nos sociétaires.

EGLISES ET MANOIRS

Saint Gilles

L'église n'avait pas retenu l'attention des archéologues du XIX^e siècle. Elle est pourtant d'intérêt certain. Cet édifice roman présente plusieurs particularités qui la distinguent des autres églises de notre région. Son clocher polygonal est unique dans notre région ; il a été bâti sur une base rectangulaire, ce qui laisse croire que cette forme n'avait pas été envisagée à l'origine. Autre particularité de l'église : la petite salle voûtée occupant la place du bras du transept nord et qui semblait destinée à abriter des reliques. Pour le reste, on pourra consulter l'étude qui lui est consacrée dans le « Congrès de Champagne » de 1977.



Arcis-le-Ponsart

Le village est très pittoresque. Le noyau ancien se regroupe autour de l'église et il s'est étendu dans la vallée, le long de la route.

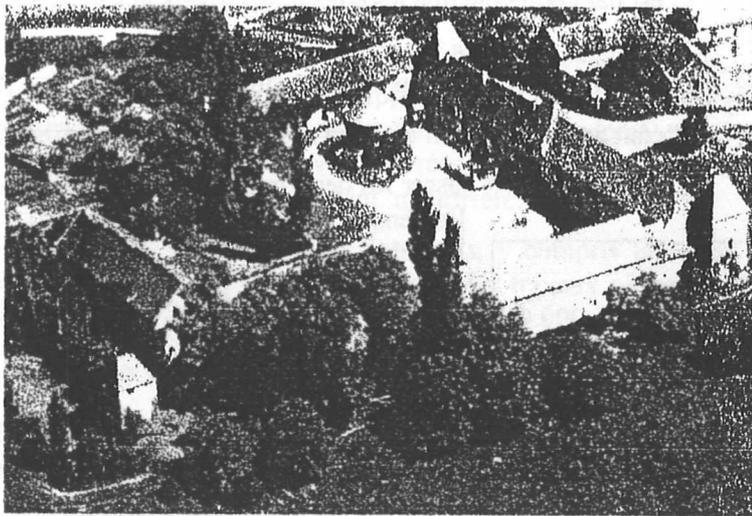
L'église a été entièrement rénovée au XVI^e siècle car elle menaçait ruine. En effet, celle-ci avait été voûtée au XIII^e siècle sans qu'on se soucie de neutraliser les poussées des arcs. Cela avait conduit à des déformations importantes des murs de la nef. Pour s'en affranchir, au XVI^e siècle, on a entièrement reconstruit le bas-côté nord en l'agrandissant et on a voûté d'arêtes le bas-côté sud. Des dispositifs de défense ont alors été installés : une échauguette sur le contrefort du bras du transept nord et des créneaux dans le mur sud de la nef.

Le clocher présente une série de trous d'encastrement de poutres. C'est rare dans notre

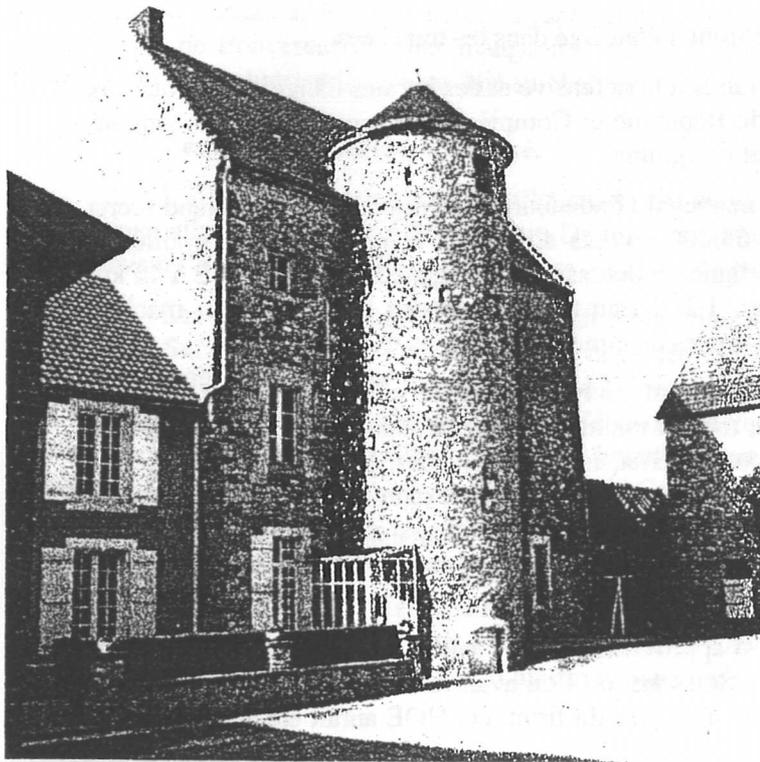
région où la pierre de taille permettait de réaliser de beaux parements unis. Pourquoi ces trous disgracieux ont-ils été maintenus ouverts ? Sans doute pour faciliter l'entretien du clocher.

Forzy

Malgré la ruine partielle, l'ensemble reste spectaculaire. Il s'agit d'une ferme-manoir construite à la fin du XVI^e siècle ou au début du XVII^e. On accédait à la première cour en traversant un imposant châtelet du genre de celui du château de Coyolles. La porte voûtée était ornée de bossages. Elle a été démontée et remontée près de l'église de Villers-Agron. Aux angles de la cour, d'imposants pavillons carrés donnaient à la façade d'entrée un aspect monumental assez comparable à celui du château de Cœuvres, bien que plus modeste.



Au fond de la cour, le manoir seigneurial, aujourd'hui ruiné, est entouré d'un fossé alimenté en eau par les sources voisines. Chaque angle était garni d'un petit pavillon carré.



Anthenay

Le manoir du XVI^e siècle, devenu exploitation agricole, a été construit par une famille noble de la région : les Barillon. Bien conservé, il présente une disposition inusitée dans notre région. Le logis est construit tout en hauteur, sur trois niveaux, ce qui lui donne une allure de donjon. Mais le plus surprenant à Anthenay est sans doute cette grosse tour bâtie à quelques dizaines de mètres de là. Avec son couronnement de faux mâchicoulis, elle fait figure de donjon moyenâgeux. Une inscription au sommet de la tour commémore son édification en 1605. Au-dessous du blason de la famille Barillon, une inscription latine dit : « C'est toujours assez tôt quand c'est bien ».

Le monument de Saint Gilles et les terrains d'aviation de Courville

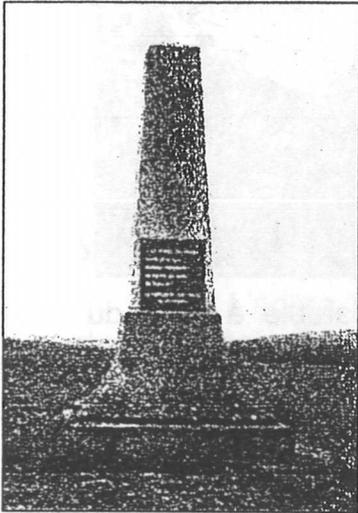
La visite des églises de la vallée de l'Ardre nous a conduit à Saint Gilles au sud de Fismes.

C'est par cette voie que les envahisseurs vers le sud pouvaient éviter Paris ou Lutèce.

Les rois eux-mêmes, en route pour leur sacre, pouvaient par là éviter les embuscades, le cortège officiel se regroupant alors à Tinqueux avant l'entrée triomphale dans Reims.

C'était aussi le chemin *chère* des pèlerins vers Compostelle.

Ce village qui vit passer les deux intrusions allemandes en 1914 et 1918, fut un des pivots pour l'offensive française du 16 avril 1917 du Chemin des Dames, dite offensive Nivelles.



Après notre visite de l'église de Saint Gilles, cet événement fut évoqué au pied d'un monument, exceptionnel par sa motivation, puis sur l'emplacement du terrain d'aviation de la Cense.

Ce monument fut érigé près de l'emplacement d'un Hôpital militaire d'Organisation d'Evacuation (HOE), lequel fut complété par celui de Courville, aux alentours de la gare.

*A la mémoire des soldats morts en ce lieu
pendant l'offensive du Chemin des Dames en avril 1917.*

La commune de Saint Gilles reconnaissante.

Quant au champ d'aviation de la Cense, c'était l'annexe au terrain principal situé à 1 km au sud-est de la ferme de La Bonnemaïson à Courville.

Préliminaires à l'Offensive du 16 avril 1917

Côté allemand :

Après la bataille de la Marne en 1914, le front s'était figé dans les tranchées.

En 1916, les Allemands avaient été contraints à la défensive et des hernies dangereuses pour eux s'étaient formées dans la ligne de front, au niveau de Bapaume et Compiègne. Ils savaient que les Anglais attaquaient sur Arras et les Français entre Soissons et l'Argonne.

Pour éliminer les risques de surprise, le maréchal Hindenburg organisa dans le plus grand secret une gigantesque opération de repli. Dès décembre 65.000 soldats allemands et requis civils travaillèrent pendant quatre mois à la construction d'une nouvelle ligne de défense, dite Siegfried, en retrait de 2 à 40 km de l'ancien front. On posa 500 km de voies ferrées. 1.250 trains de 40 wagons apportèrent du matériel d'Allemagne. 450 péniches amenèrent chacune 5.000 tonnes de ciment.

A compter du 4 février 1917, une fois cette nouvelle défense construite, les Allemands commencèrent à démanteler leurs anciennes défenses, tout en maintenant leurs troupes face aux Alliés. Alors qu'ils déportaient les populations, ils récupérèrent tout matériel, meubles, cloches, poutres, etc. Ils rasèrent tout ce qui pourrait servir aux Alliés, les vergers ou le donjon de Coucy, par exemple. Ce raccourcissement du front libéra 10 de leurs divisions, et il ne fut découvert par les aviateurs alliés qu'un mois avant l'offensive, à partir du 16 mars. Nos états-majors, face à l'obligation de réviser leurs plans, se contentèrent d'espérer que l'ennemi ne se replierait vraiment que contraint et vaincu.

Certaines batteries d'artillerie ou zones d'approvisionnement installées près du front perdirent de leur efficacité ou de leur justification. Par contre à Soissons, où l'on avait refusé l'installation d'un HOE sur les terrains des usines Wolber près de la gare jugée trop près du front, cet HOE aurait été apprécié après l'éventration de l'hôpital civil de Soissons le 28 mars.

Côté Alliés :

Fort de ses succès à Verdun, la France avait réussi à imposer aux Alliés en novembre 1916, le principe d'une offensive définitive pour le début de 1917 au nord de Soissons. On allait appliquer sur un front de 50 km les méthodes qui avaient réussi à Verdun sur 10 km.

Cette offensive fut conçue comme un *management stratégique* avec minutie. ¹

Des états-majors pléthoriques envoyèrent des tonnes de directives à chaque niveau hiérarchique. Ils avaient choisi les types de canons, les pointures de chaussettes, les appareils de chauffage, les dépôts d'avoine pour les chevaux sur le front, les masques à gaz pour chiens qui sacrifiaient leur odorat, etc. Cette préparation des hommes, des animaux, des matériels, des routes, des voies ferrées, du service sanitaire, bien que méticuleuse se révéla souvent inadaptée, inefficace ou malheureusement meurtrière.

La zone comprise entre le Chemin des Dames et Fère en Tardenois, y compris la vallée de l'Ardre, fut envahie par quelques 80.000 territoriaux et 25.000 asiatiques pour des travaux pharaoniques. Nivelles y concentra un tiers des forces françaises, 1.500.000 soldats en 55 divisions, 150.000 chevaux, 5.300 canons installés tous les 10 m, 80 chars, 10 millions d'obus, 5 millions de grenades, 170 millions de cartouches. ²

Entre la gare de Fère en Tardenois et Saponay, on créa une gare gigantesque qui pouvait, par jour, recevoir, décharger, recharger et réexpédier 60 trains de 40 wagons. Elle sera démantelée par les Allemands à la 2^{ème} bataille de la Marne.

Cette préparation technique était bâtie sur l'héroïsme cocardier. Un échec était impensable. On avait préparé les fanfares du succès, les médailles et les discours pour le soir même de l'attaque.

Les Poilus furent dotés d'une musette avec 3 ou 5 jours de ravitaillement et d'une musette de grenades. Ils allaient enfoncer si vite les lignes allemandes qu'ils n'auraient guère le temps de se restaurer aux *roulantes*.

La réalité fut autre. Dès les premiers moments de l'assaut, ils durent se débarrasser des pesantes rations qui les empêchait d'avancer et ils jetèrent leur musette de grenades dès qu'ils virent exploser celle de leurs camarades d'assaut atteints par le tir ennemi ou qui explosaient par défaut des systèmes de sécurité.

On avait approvisionné en avant du front des points de stockage d'avoine pour les chevaux qui participaient à l'attaque. Mais la percée ayant échoué, ces chevaux durent être ramenés sur les bases de départ où ils ne trouvèrent que des mangeoires vides. Il fallut alors amener du fourrage nouveau sur des fourgons qui encombrèrent les routes déjà surchargées.

Les HOE du Service de Santé.

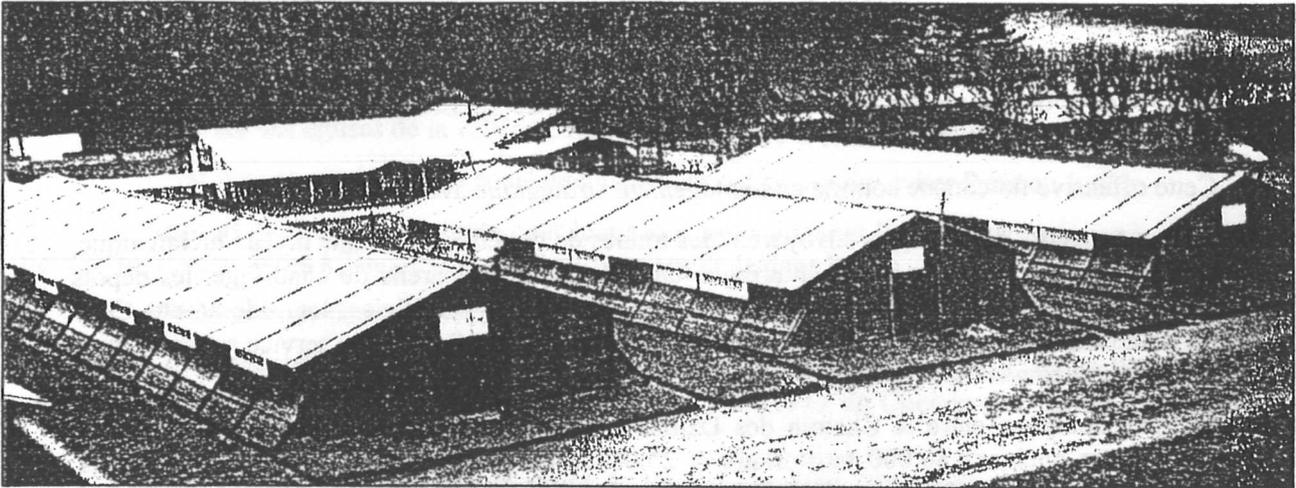
L'Armée avait prévu l'installation de six HOE éloignés l'un de l'autre d'environ 5 km, dans un hexagone allant de Prouilly à Mont-Notre Dame. Les ambulances et postes de secours ne furent installés que peu avant l'offensive dans l'espoir, illusoire hélas, de ne pas alerter l'ennemi.

Les services sanitaires se révélèrent sous équipés. Trop peu de médecins, de brancardiers et d'infirmiers. Sur l'ensemble de l'offensive et de la percée victorieuse, on attendait 150.000 blessés. Or il y en eut 5 à 600.000, dont 120.466 furent évacués à l'arrière. La première action à l'arrivée d'un blessé était le tri. On estimait la qualité de la blessure en vue d'évacuation vers un centre de soins ou son renvoi au combat. Ce fut un épouvantable cafouillage en pleine bataille. Certains trains sanitaires mirent 10 heures pour parcourir les quelques 5 km qui séparent les gares de Courlandon et de Fismes.

Les HOE de Mont-Notre Dame, Saint Gilles et Courlandon avaient nécessité 225 wagons chacun, pour leur équipement de 2.700 lits. L'HOE de Saint Gilles fut opérationnel à temps alors que celui de Courlandon ne le fut que trois semaines trop tard. Mais les 300 poêles à charbon prévus pour les derniers froids de 1917 à Saint Gilles ne furent livrés que le 2 mai. Devenus inutiles, ils furent retournés à l'expéditeur encombrant là aussi les voies des norias d'approvisionnement.

¹ JM Gallien. Logistique stratégique de l'Offensive Nivelles. Féd.St.Hist de l'Aisne. Tome XLVII.2002

² Chiffres cités lors du Comité secret au Sénat le 29 juin 1917. Le Cdt De Civrieux cite 1.400.000 hommes et 200 chars. (Offensive 1917, Pages de Vérité, Van Ost éditeur).



Une petite vieille vint surveiller, assise sur une borne, l'édification sur son champ de l'HOE.Saint Gilles (photo ci-dessus). Elle gémissait : *Mon Dieu ! mes pauvres pommes de terre, je ne les aurai pas !* Le 15 avril, veille de l'offensive, un officier interprète vint s'installer à l'HOE.Saint Gilles. Il prétendait remonter le moral des blessés qui y seraient admis. Pendant que sa division ferait feu ! Ce dévouement parut si suspect qu'on le réexpédia à son devoir.

Terrains d'aviation de Courville

Les terrains d'aviation de Courville furent des centres d'exploits aériens. Evoquons ici un héros, une diva et un don Juan.

Le héros, c'est Georges Guynemer, affecté à Bonnemaïson du 25 mars au 10 juillet 1917, en pleine offensive. Les pilotes morts au combat étaient très nombreux mais inégalement répartis selon les zones de combat et selon la qualité des matériels attribués. Face à un destin incertain, ces pilotes avaient tendance à se distraire le plus possible, provoquant parfois des mini-scandales. Mais on leur pardonnait beaucoup et ils étaient enviés par les Poilus à qui les souffrances et la mort n'apportaient aucun vedettariat.



Guynemer
le 25 mai 1917

Permissionnaire provocateur, le 11 mai, à Paris avenue de la Grande Armée, Guynemer récolte une contravention pour excès de vitesse dans une torpédo décapotable après avoir doublé un refuge par la gauche.

Pilote provocateur, le 25 mai avant midi, il abat entre Fismes et Guignicourt, ses 39, 40 et 41^{ème} avions allemands, dont 2 en moins d'une minute. Insatiable, avant de se coucher, il conclut par une 42^{ème} victoire. Le 11 juin, il est décoré de la rosette par le général Franchet d'Esperey. Jeune et glorieux, il séduisait. Une jolie adolescente de Courville que Guynemer avait un jour distinguée d'une œillade fut très longtemps plaisantée et jalouée, comme la *fiancée de Guynemer*.

Puis il fut affecté à Bergues sur la mer du Nord jusqu'en août. Et enfin à Saint Pol sur Mer d'où il prit son dernier envol le 11 septembre pour être abattu à Poelkapelle. Il avait 23 ans. Ce n'était pas la première fois qu'il était abattu, car il l'avait déjà été par un canon français de 75, par erreur évidemment.

La diva, c'est Mlle Vignolles, 20 ans, étoile au firmament de l'opérette, avec qui Guynemer folâtra en permission à Paris, mais plus connue sous le pseudonyme d'Yvonne Printemps. A la mort de Georges, Yvonne se consola en épousant Sacha Guitry.

Le don Juan appartenait à l'escadrille de René Fonck. Il fut moins célèbre pour ses exploits de pilote que par sa notoriété d'après-guerre au théâtre et au cinéma. Il passa semble-t-il, à Courville. Ce dandy séducteur, père submergé par les grossesses dans la pièce *Lorsque l'enfant paraît*, c'était André Luguet.



René Verquin.

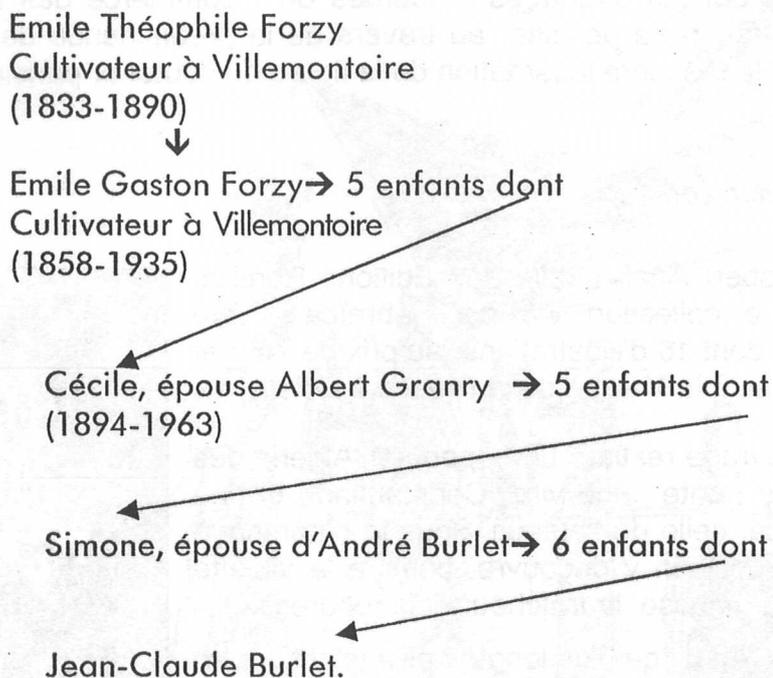
Cigogne dite de «Guynemer»

Les FORZY en Tardenois

A l'occasion de la visite de la ferme de Forzy, notre sociétaire, Jean-Claude Burlet a expliqué les liens qui l'unissaient à cette famille qui a vécu dans le Tardenois depuis au moins le XVII^e siècle.

Le plus lointain Forzy qu'il a retrouvé est Jean (1628-1680) greffier de justice du roi à Chambourcy (Yvelines) puis Emery (1671-1710), notaire à Ville-en-Tardenois ; un autre Emery Forzy (1738-1810) est officier de la maison du roi, seigneur de Ville-en-Tardenois. Viennent ensuite Gérard Simon Forzy (1767-1822), propriétaire laboureur à Cierges et Joseph Adrien (1799-1855). Mais de tous ces Forzy, rien n'atteste qu'ils aient tenus la seigneurie du même nom ni qu'ils l'aient délaissée et, dans ce cas, pour quelle raison. Peut-être est-il possible qu'elle ait été louée à un fermier comme c'est souvent le cas lorsque le domaine comporte une ferme.

Enfin au XIX^e siècle, la filiation se poursuit avec Emile Théophile Forzy (1833-1890) et conduit à Jean-Claude Burlet comme le précise le tableau ci-dessous :



A ce propos, Jean-Claude Burlet signale que l'une de ses cousines dont les parents sont cultivateurs au Faulx à Bassoles-Aulers près de Coucy-le-Château a reconstitué l'arbre généalogique de la famille et souhaiterait maintenant pouvoir en écrire l'histoire. Il aimerait qu'il puisse se trouver un généalogiste parmi nous pour lui apporter une aide. Son souhait est-il réalisable ? Les coordonnées de M. Burlet peuvent être prises à notre siège.

Pour terminer sur cette famille, rappelons que la première de couverture du tome 2 de nos « Mémoires du Soissonnais » est illustrée par une aquarelle signée André Burlet.

Nos sociétaires écrivent

Rose Bertin, ministre des modes de Marie-Antoinette

par **Michèle Saponi**, publié ce mois-ci avec le soutien du musée de la mode, 280 pages avec 60 illustrations, au prix de 19,50 €.

Le 5 mars 1779, Louis XVI et Marie-Antoinette se rendent à la cathédrale Notre-Dame accompagnés d'un cortège de 28 carrosses. Arrivée rue Saint-Honoré, la Reine salue de la main une femme qui se tient au balcon de sa boutique, celle-ci exécute une révérence, le Roi se lève, l'applaudit, et toute la cour à sa suite imite le Roi. Cette femme devant laquelle toute l'aristocratie s'incline n'est pourtant qu'une simple modiste mais c'est celle de la Reine, réputée dans toute l'Europe, Mademoiselle Bertin. Comment, à l'aube de la révolution industrielle, l'évolution de la sphère des modes permet-elle une telle redistribution des cartes du prestige social ? Cet ouvrage retrace, au travers d'une remarquable étude historique sur le marché des modes sous Louis XVI et des liens qu'il tisse avec le pouvoir au travers du rôle déterminant de Marie-Antoinette, comment s'amorcent les structures modernes du " commerce des apparences " et de quelle façon se dessine, au travers de la prééminence de Rose Bertin sur la mode, la première incarnation de la figure du couturier parisien.

Constantine au loin . . .

par **Robert Attal**, publié aux Editions Romillat dans la collection « Terra Hébraïca », 280 pages dont 16 d'illustrations, au prix de 22 € et en vente à la Maison de la Presse à Soissons.

Cet ouvrage restitue une époque, l'Algérie des années trente ; une ville, Constantine ; et une enfance, celle de l'auteur. Sous le pittoresque du propos, on y découvre, comme la violette sous la mousse, la fraîcheur et la tendresse.

Robert Attal, qui fut longtemps instituteur en Algérie et qui a passionnément aimé les petites gens de sa ville, nous restitue, à travers une belle langue, un monde coloré, bruisant de vie où la lumière le dispute à l'ombre. Monde méditerranéen où tous les enfants méditerranéens pourront se reconnaître, mais pas seulement : tous les gosses devenus adultes et qui rêvent encore des rues et des cours d'écoles où l'on apprenait la vie sur le tas.

